

3^e Dimanche du Carême – Année A – 15 mars 2020

Manquer d'eau, ne plus disposer d'une seule goutte d'eau potable : est-ce que cela signifie encore quelque chose pour nous qui vivons dans un pays où l'eau semble toujours à disposition ? Savons-nous encore en estimer le prix ? Peut-être l'épidémie qui actuellement touche un peu tout le monde nous y sensibilise d'une manière surprenante !

Mais aussi sans cette expérience rappelons-nous : chercher en vain quelques gorgées d'eau, quêter en vain un mince filet d'eau coulant sur un rocher : ce n'est pas seulement être exposé à une soif éprouvante, c'est s'approcher à grands pas de la mort.

Et c'est bien la situation à laquelle est confrontée le peuple d'Israël, conduit par Moïse à travers le désert du Sinaï :

Voilà sa situation douloureuse, évoquée dans la première lecture de cette eucharistie : « Le peuple, manquant d'eau, souffrit de la soif. » (Ex 17) - Comment ne pas comprendre que le désespoir monte dans les cœurs : « Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir de soif avec nos fils et nos troupeaux ? »

En pareille situation : trouver - contre toute attente - une petite source ou un rocher sur lequel ruisselle avec générosité de l'eau : n'est-ce pas retrouver la vie, un nouvel élan de vie ? N'est-ce pas prendre conscience d'être libéré tout à coup de la mort menaçante, et comprendre que le salut s'est approché de manière inespérée, approché gratuitement ?

Rencontrer quelqu'un qui dise : « Regarde, là il y a de l'eau... » : n'est-ce pas rencontrer comme un sauveur ? N'est-ce pas faire l'expérience d'avoir du prix aux yeux de quelqu'un et d'être rendu à la vie par quelqu'un qui est attentif et qui veille ?

Mais pour entrer dans cette expérience ne fallait-il pas être conduit pour ainsi dire vers ce point où l'on perd ses moyens : vers ce point zéro où l'on est amené à se reconnaître comme démuné de tout - ce point zéro où nous n'osons plus jouer aux maîtres, aux grands, aux sages, aux spirituels même ?

Cependant le peuple du désert du Sinaï, était-il seul à vivre cette expérience ?

De fait, cet autre peuple qui s'appelle 'Église' et dont nous sommes les membres - ce peuple greffé de façon mystérieuse sur le peuple guidé autrefois par Moïse - cette assemblée dont nous faisons partie et qui comprend bien plus que ceux qui sont présents physiquement ici... : ce peuple qui se nomme "peuple de Dieu", n'est-il pas en train d'être conduit à son tour dans le désert ?

Conduit non pas grâce à ses propres projets, mais par l'Esprit du Seigneur qui guide à travers les événements concrets qu'il s'agit de vivre et de traverser ?

Du reste, pourrait-il en être autrement si l'on se souvient que le monde - ce monde qui croit pouvoir créer son propre bonheur - est de plus en plus plongé dans le désert ? Et quel désert !

Un désert qui consiste dans l'absence douloureuse d'une eau de bonne qualité ? à savoir de cette eau qui peut animer l'esprit et faire vivre le cœur !

Dès lors, l'Église - disséminée parmi les nations et souvent trop fascinée par les spectacles que le désert du monde lui offre avec empressement - cette Église que nous sommes tous ensemble, cette bien-aimée de Dieu, n'a-t-elle pas besoin de rencontrer de nouveau et plus profondément Celui qui peut lui ouvrir les sens, le cœur, l'intelligence ?

N'a-t-elle pas besoin de rencontrer Celui qui - seul - peut être son Sauveur, cet unique Époux qui ne la trompe pas mais lui rend la vie, lui rend la joie d'être là, simplement là - pour Lui, avec Lui ?

N'a-t-elle pas besoin que le Christ, le Messie vienne à sa rencontre : Jésus, le Fils du Père qui a accepté toutes les fatigues pour prendre sur Lui les siennes, pour venir à la rencontre de l'épuisement des siens ? -

N'est-ce pas pour cela que Jean l'évangéliste - si fin dans les détails - remarque : « Jésus, fatigué par la route, s'était assis. » (Jn 4)

Dès lors, si à certains moments, il nous semble devoir participer un peu trop à la fatigue de celle qui est lasse de faire le chemin vers le puits - , ou si, dans notre cœur, monte le gémissement angoissé : « Le Seigneur est-il au milieu de nous, oui ou non ? » ... alors n'est-il pas temps de crier vers le Seigneur et de frapper le rocher ?

De fait, le Seigneur ne l'a-t-il pas promis : « Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira ! » -

Et de son côté, la femme de Samarie, persévérante dans sa quête de l'eau vive de la vérité, ne voudrait-elle pas nous venir en aide pour nous apprendre à demander : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »

Peut-être la première réaction du Sauveur face à notre supplication consistera-t-elle également à nous aider à voir plus clair dans notre propre vie, afin que nous la lui confiions (et pour toujours) telle qu'elle est.

Peut-être alors le Seigneur nous fera comprendre quelque chose de cette paix qui habitait saint Paul qui vient de nous confier à son tour dans la deuxième lecture : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » (Rm 5)